LA GÉOGRAPHIE FACE À L'HISTOIRE CHEZ LES GÉOGRAPHES ANARCHISTES

La géographie entretient des liens privilégiés avec l'anarchie. Au moins à travers quelques personnages emblématique puisque sont géographes, ou proches de la géographie, plusieurs théoriciens anarchistes. Certains sont connus comme Élisée Reclus (1830-1905) ou Pierre Kropotkine (1842-1921), d'autres moins comme Léon Metchnikoff (1838-1888), bien qu'ayant produit une importante réflexion géographique ([1]). Les uns et les autres sont plus ou moins actifs au sein du mouvement socialiste anarchiste à un moment donné, comme Charles-Auguste Perron (1837-1909) ([2]), voire comme Mikhail Dragomanov (1841-1895), un historien d'origine ukrainienne qui collabore avec Élisée Reclus ([3]).

Les liens entre géographes et anarchistes sont suffisamment forts et nombreux pour qu'ils ne relèvent pas de la simple coïncidence, et qu'ils renvoient à une interrogation de fond sur les rapports entre géographie et anarchie. Ils sont en outre resserrés par une période constitutive commune, celle qui correspond, simultanément, à la création du mouvement anarchiste en tant que tel, c'est-à-dire sous ce nom-là, et à la formalisation de la géographie en tant que discipline académique, universitaire et populaire, soit au cours du dernier tiers du XIXe siècle et les deux premières décennies du XXe siècle, ce qui représente un laps d'une cinquantaine d'années.

L'anarchisme se structure en effet sur les décombres de la première Association Internationale des Travailleurs (A.I.T.), à partir du Congrès de Saint-Imier (1872). Il prend sa forme « classique » à la fin du XIXe siècle, sur les plans théoriques et organiques : critique des attentats - dès 1890 avec Kropotkine, en 1892 avec Errico Malatesta (1853-1932) -, appel aux anarchistes pour entrer dans les syndicats, lancé par Fernand Pelloutier (1867-1901) en 1895, congrès d'Amiens de la C.G.T. française en 1905 - où les anarchistes jouent un rôle-clef dans la rédaction de la charte éponyme, constitutive du syndicalisme révolutionnaire en France sinon en Europe ([4]) - puis congrès anarchiste international d'Amsterdam en 1907 ([5]).

---

[1] Léon (Lev) Metchnikoff, né à Saint-Pétersbourg, étudie plusieurs disciplines dans diverses écoles de Russie, en particulier les langues étrangères. En Italie, il fréquente les garibaldiens, est en relation avec Herzen, puis part au Japon (1874-1877). Arrivé en Confédération helvétique, il devient le secrétaire (1880) et l'ami d'Élisée Reclus jusqu'à sa mort. Publie *L'Empire japonais* (1881) et *La Civilisation et les grands fleuves historiques* (1889). Jud Peter (1988) : « Léon Metchnikoff ». *Itinéraire*, 14/15, p. 57-59 ; (1995) : *Léon Metchnikoff (Lev Il'ic Mecnikov) 1838-1888, ein russischer Geograph in der Schweiz*, Zürich, Oriole-Verlag, 104 p.

[2] Sur Perron : Ferretti Federico (2010) : « Charles Perron, cartographe de la « juste » représentation du monde ». *Le Monde diplomatique*, blog, mai. Perron est actif dans la Fraternité internationale de Bakounine qu'il rejoint en 1868, est membre de la section de l'Internationale de Vevey, aux côtés de Reclus qui s'y affilie en 1874, mais ne participe pas aux congrès de la Fédération jurassienne où se concrétisent les principes anarchistes.

[3] Mikhail Dragomanov, de formation historienne acquise à l'Université de Kiev, exilé en Suisse puis en France, aide Reclus à rédiger certains passages du volume 5 de la *NGU La Russie d'Europe* (1880), en particulier à propos de l'Ukraine. Influencé par Proudhon et par Bakounine, critique envers le centralisme et les méthodes des nihilistes, qu'il juge machiavéliques, ses positions sur le fédéralisme, qui envisagent une sorte d'États-Unis de Russie, articulé du bas vers le haut, donc très proches du fédéralisme libertaire, lui font prendre en compte des considérations spatiales et territoriales. Savoir jusqu'où cela relève de la géographie demande un approfondissement. Mohrenschildt Dimitrius Sergius von (1981) : *Toward a United States of Russia : plans and projects of federal reconstruction of Russia in Nineteenth century*. East Brunswick, Associated University Presses, 318 p. sp. chap. 7, p. 131-163 « Mikhail Dragomanov : Russian-Ukrainian Federalist (1832-1895) ».

[4] « Syndicalisme révolutionnaire » rapidement qualifié d'« anarcho-syndicalisme » par ses adversaires, Jules Guesde (1845-1922) et ses partisans, qui réclament la subordination du syndicat au parti (socialiste).

[5] Pelletier Philippe (2010) : *L'Anarchisme, idées reçues*. Paris, Le Cavalier Bleu, 130 p.

Du côté de la géographie, différentes revues et sociétés sont créées au cours du dernier tiers du XIXe siècle, si l'on se cantonne à l'Europe occidentale. Par exemple, bien que la Société de géographie de Paris soit née en 1821, il faut attendre les années 1870 pour voir la floraison de sociétés équivalentes en province ([6]). La revue emblématique des *Annales de Géographie* est fondée en 1891 ([7]). La chaire de géographie historique à la Sorbonne que Paul Vidal de la Blache (1845-1918) reprend à la suite d'Auguste Himly (1823-1906), en 1898, devient une chaire de géographie ([8]).

Élisée Reclus contribue largement à la formulation du « communisme anarchiste » au cours des années 1880, par exemple lors du congrès de la Fédération jurassienne qui l'adopte à La Chaux-de-Fonds en 1880, à tel point qu'on peut le considérer comme l'un des inventeurs de l'anarchisme « labellisé », non plus seulement dans le sens déjà usité d'« absence de gouvernement » mais aussi comme principe d'organisation sociale ([9]). Au cours de la décennie qui s'écoule entre la Commune de Paris, les déchirements de la première Internationale et ce congrès, il participe ainsi à la théorisation du terme d'« anarchiste ». Celui-ci était déjà employé par Marx contre les bakouninistes qui se qualifiaient surtout de « socialistes révolutionnaires », mais qui utilisaient parfois l'adjectif « anarchiste » en l'accolant au terme de « collectiviste » comme le rappelle James Guillaume (1844-1916), le vieux lutteur de la première Internationale ([10]).

Par la suite, Élisée Reclus participe régulièrement au mouvement anarchiste, quoique de façon moins visible que Kropotkine, Errico Malatesta, Carlo Cafiero, Jean Grave, Louise Michel ou d'autres, plus impliqués dans sa vie organique, tandis qu'il s'investit à plein dans un travail colossal de géographe. À la fin de sa vie, il se félicite vivement de la constitution de la C.G.T. et de la présence des anarchistes en son sein, comme en témoigne James Guillaume lorsqu'il le voit pour la dernière fois à Paris ([11]). Il rencontre d'ailleurs Fernand Pelloutier, fondateur de la Fédération des Bourses du Travail (congrès de Saint-Étienne, 6-7 février 1892), qui fusionnera avec la C.G.T. (1895), Pelloutier qui est en désaccord avec les actions de Ravachol (1892). Il l'aide notamment à relancer la revue *L'Humanité nouvelle* dans sa seconde formule à partir de 1897 ([12]).

C'est Élisée Reclus qui incarne au mieux le lien entre anarchisme et géographie, mais, au-delà de cette figure qui a certes influencé les autres, on peut s'interroger sur ce qui relie les deux champs : sur le fond, les idées, les principes, la démarche. On peut chercher s'ils se sont alimentés mutuellement.

---

[6] Lejeune Dominique (1993) : *Les Sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIXe siècle*. Paris, Albin Michel, 240 p.

[7] Berdoulay Vincent (1995) : *La Formation de l'École française de géographie (1870-1914)*. Paris, C.T.H.S., 260 p.

[8] Robic Marie-Claire (2000) : « Territorialiser la nation, le *Tableau* entre géographie historique, géographie politique, géographie humaine ». *Le Tableau de la géographie de la France de Paul Vidal de la Blache*, M.-C. Robic dir., Paris, C.T.H.S., 308 p., p. 183-226, p. 187.

[9] Enckell Marianne (2009) : « Élisée Reclus, inventeur de l'anarchisme ». *Élisée Reclus - Paul Vidal de la Blache, le géographe, la cité et le monde, hier et aujourd'hui, autour de 1905*. Paris, l'Harmattan, J.-P. Bord et al. éd.,, 318 p., p. 39-44.

[10] Élisée Reclus envoie par exemple au congrès de la Fédération jurassienne, qui se tient à Fribourg du 3 au 5 août 1878, un texte où il essaie de répondre à la question « pourquoi sommes-nous révolutionnaires, anarchistes et collectivistes ? ». Thomann Charles (1947) : *Le mouvement anarchiste dans les Montagnes neuchâteloises et le Jura bernois*, Université de Neuchâtel, thèse, 238 p., p. 127.

[11] Guillaume James (1985) *: L'Internationale, documents et souvenirs, premier volume 1864-1872*. Paris, Gérard Lebovici, présentation de Marc Vuilleumier, éd. or. 1905, 364 p., p. 279.

[12] Julliard Jacques (1971) : *Fernand Pelloutier et les origines du syndicalisme d'action directe*. Paris, Seuil, Points-Histoire, 300 p., p. 99.

Dans cette vaste tâche, finalement nouvelle puisqu'elle n'a pas vraiment été traitée - les anarchistes s'étant surtout intéressés à l'anarchisme reclusien ou kropotkinien, les géographes ayant surtout analysé la géographie reclusienne, peu ayant vraiment croisé les deux - on s'attachera à leur dimension conceptuelle, philosophique en quelque sorte, notamment au regard du marxisme et des marxistes à travers le point d'entrée qu'est l'histoire.

1. Géographie, anthropologie, économie et histoire : enjeux théoriques et politiques

Le vécu spatial des anarchistes joue incontestablement un rôle important dans leur proximité avec la géographie, en particulier pour les auteurs nommés. La totalité d'entre eux ont en effet bourlingué, voyagé, beaucoup voyagé même en ce qui concerne Reclus. Ils ont une forte sensibilité aux paysages et aux espaces, ils ont une grande connaissance, concrète, charnelle, du monde et de ses peuples, probablement davantage que leurs marxistes contemporains (Marx, Engels, Lafargue, Bebel, Liebknecht, Guesde…).
Ce vécu conditionne assurément une vision physique des individus et des sociétés, d'autant que l'anarchisme accorde quasi instinctivement davantage de prix à la personne qu'à la structure. Il a d'évidence renforcé un internationalisme, plus précisément un fédéralisme déjà revendiqué par Proudhon, Bakounine et d'autres en ce qui concerne les générations antérieures, voire un cosmopolitisme ([13]). Il suffit de songer à la magnifique formule de Proudhon sur « l'homme, indigène de l'univers » qui résonne superbement plus d'un demi-siècle avant le « citoyen du monde » brandi par Gary Davis en 1948 et au cours des années 1950 ([14]).
Mais l'expérience géographique ne suffit pas en soi, ne serait-ce que parce que les exilés ou les bourlingueurs anarchistes ne se passionnent pas obligatoirement pour la géographie, alors que la plupart des théoriciens marxistes s'efforcent d'avoir de solides bases en histoire. C'est en revanche du côté de la logique des idées et des philosophies qu'il faut rechercher des explications, au moins parce qu'elles sont supposées être porteuses de principes encore opérants ou pertinents dans la situation actuelle.
Cette remarque sur le rapport entre le marxisme et l'histoire permet en réalité de comprendre le rapport entre l'anarchisme et la géographie. Il ne s'agit évidemment pas de supposer, et encore moins d'affirmer, que l'anarchisme se désintéresse de l'histoire, que les théoriciens anarchistes soient incultes en histoire ou n'aient pas de perspectives historiques alors que leurs textes sont truffés de références au passé, celui du mouvement anarchiste en particulier ou celui de la société en général. Ou encore d'opposer l'espace au temps. Au contraire. Mais c'est là que s'effectue la différence, sinon la divergence : les anarchistes ont leur propre conception de l'histoire, radicalement différente non seulement de l'histoire vue par la bourgeoisie, par l'aristocratie ou par les Anciens, mais aussi de l'histoire conceptualisée par Marx et les marxistes.
Il ne s'agit pas non plus de prétendre que cette conception s'est constituée par rapport au marxisme, ou en opposition à celui-ci, même si ce facteur a joué dans une certaine mesure au cours de la seconde moitié du XIXe siècle. La raison en est simple : l'un des premiers théoriciens véritables et influents de l'anarchisme, Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865),

[13] Ces trois termes ne sont pas équivalents. Assez curieusement, il n'existe guère de travaux sur ce qui serait un « cosmopolitisme anarchiste » constitué au XIXe siècle autour de ce vocable, sauf erreur et sous réserve d'approfondissement.

[14] « Il n'y a plus de nationalité, plus de patrie dans le sens politique du mot, il n'y a que des lieux de naissance. L'homme de quelque race et quelque couleur qu'il soit est réellement indigène de l'univers. Le droit de cité lui est acquis partout » (*La Guerre et la paix*, 1861). Rappelons qu'à l'époque, le mot « race » et son utilisation n'ont pas le même sens qu'aujourd'hui.

propose déjà une réflexion originale sur l'histoire, et dans une large mesure antérieure aux travaux de Marx. Critiquant les postures classiques, il finit aussi par s'affronter à la vision marxiste, mais sans que cela se répercute sur l'ensemble de sa pensée. Au demeurant, même lors des dernières années de la vie de Proudhon, avant la création de la Première Internationale au milieu du XIXe siècle, les idées de Marx ne sont en réalité qu'une composante parmi d'autres de la réflexion socialiste d'alors ([15]). Elles ne sont pas encore très influentes, et n'ont pas atteint la place qu'elles occuperont par la suite, même si Proudhon a su anticiper de façon quasi géniale leur composante autoritaire et les conséquences que celle-ci aura sur l'histoire. En effet, dès 1846, il avertit, dans une réponse à une lettre de Marx, que « après avoir démoli tous les dogmatismes a priori, ne songeons point à notre tour à endoctriner le peuple » ([16]).

De fait, la vision anarchiste et la vision marxiste de l'histoire s'opposent sur le fond, et tendent à s'éloigner l'une de l'autre à mesure que se développent les confrontations dans tous les domaines. L'écart théorique entre anarchisme et marxisme concernant l'histoire, et d'autres aspects, est d'autant plus virulent - au-delà des événements survenant au sein du mouvement socialiste et ouvrier - qu'ils partagent une base commune. Du moins, il le semble, car dès qu'on creuse un peu, les nuances ou les béances se font jour.

Anarchistes et marxistes sont tous les deux matérialistes, en opposition à l'idéalisme classique ([17]). L'anarchisme, avec Proudhon notamment, mais pas seulement, et ce sera aussi l'un des apports d'Errico Malatesta, refuse, cependant, de se cantonner à un matérialisme strict. Proudhon propose ainsi un idéo-réalisme.

Anarchistes et marxistes sont darwiniens, ou, plus exactement, leur théorie prend en compte le choc intellectuel et pratique que provoque la révolution darwinienne à partir de la publication de *L'Origine des espèces* (1859), mais dans des perspectives différentes. Avec Kropotkine, dès la fin du XIXe siècle et en réponse à Thomas H. Huxley (1825-1895), en particulier, les anarchistes s'efforcent de contrebalancer la théorie de la survie du plus fort par celle de l'entraide, au demeurant déjà entrevue par Darwin lui-même et admise par ses disciples comme George Romanes (1848-1894) ([18]). Anarchistes et marxistes sont hostiles au social-darwinisme lorsque celui-ci s'élabore à la fin du XIXe siècle, mais là encore avec des arguments différents.

L'étude des sociétés anciennes, dites « primitives », qu'Élisée Reclus et son frère Élie (1827-1904) présentent avec soin et insistance dans leurs travaux, constitue un sous-enjeu au sein de la théorie de l'évolution rapportée à l'être humain, où l'anthropologie et l'histoire se mélangent pour tenter de bâtir une théorie solide. Ce point mérite une analyse spécifique, du moins peut-on indiquer qu'Élisée Reclus voit dans les peuples premiers un exemple

---

[15] Léonard Mathieu (2011) : *L'Émancipation des travailleurs, une histoire de la Première Internationale*. Paris, La fabrique, 418 p.

[16] Lettre de Proudhon à Marx du 17 mai 1846, en réponse à une lettre de Marx du 5 mai 1846. *Karl Marx, Pierre-Joseph Proudhon, discours, écrits et lettres* (2010). Noisy-le Sec, L'Épervier, 112 p. Cf. également René Berthier (2009), op. cit. infra.

[17] De même que Proudhon s'étonnait du fait qu'il puisse exister des « proudhoniens », Marx se gaussait que des personnes se disent « marxistes ». De fait, les héritiers intellectuels de Proudhon lui sont plus ou moins restés fidèles : plutôt moins que les héritiers intellectuels de Marx ne l'ont été par rapport à celui-ci. Car les marxistes ont certes grossi le trait de la pensée du maître, avec, toutefois, l'aval sinon l'initiative de son alter ego Friedrich Engels, mais ils en ont suivi la ligne politique, tactique et stratégique. Nonobstant ce qui ressemble à de la fausse modestie chez ces deux penseurs, et même à de la prétention chez Marx dont l'orgueil a toujours refusé toute concurrence intellectuelle, on peut considérer qu'il existe des marxistes et des anarchistes, chacuns unis par une cohérence.

[18] Cf. « L'entraide, un facteur de révolutions », *Réfractions, recherches et expressions anarchistes*, 2009, 23. Angaut Jean-Christophe (2009) : « L'Entraide de Kropotkine : un socialisme darwinien ? ». *Colloque 'Nature et socialisme'*, Besançon, 13 p.

prototypique de la diversité des hommes et des espaces, et qu'il y puise sa méfiance envers toute théorie rigide et téléologique de l'histoire. De fait, la vision de l'anthropologie ou plus exactement de l'histoire anthropologique conçue par les frères Reclus se distingue de celle que formule Friedrich Engels (1820-1895), appuyée sur les travaux de l'anthropologue américain Henry Lewis Morgan (1818-1881), en particulier dans *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* (1884) ([19]).

Anarchistes et marxistes sont hostiles à la religion, mais si ce rejet semble être l'un de leur bagage intellectuel le plus partagé, à y regarder de près, il n'est pas, lui non plus, sans nuances. L'insistance avec laquelle Proudhon puis Bakounine préfèrent, par exemple, le terme d'anti-théologisme à celui d'athéisme, celui-là revendiqué par le marxisme et qui n'est pas exactement identique, l'indique déjà.

Anarchistes et marxistes, enfin, attachent tous les deux une extrême importance à la question économique. Cette posture, issue d'un raisonnement matérialiste, ne se décline toutefois pas de la même façon, et elle n'aboutit pas du tout aux mêmes conséquences politiques. On sait que Marx et Engels considèrent l'Angleterre comme le berceau de la future révolution prolétarienne compte tenu de la maturation industrielle du pays, ce qui les conduit à freiner l'ardeur, jugée par eux idéaliste, des partisans français de la première Internationale, en particulier lors de la guerre franco-prussienne, avant de faire amende honorable et de reconnaître les avancées de la Commune de Paris (1871). On sait aussi que la révolution prolétarienne survient dans un pays qu'ils ont toujours considérés comme rural et arriéré, et qu'ils avaient placé en dehors de leur épure historique, la Russie.

Au vrai, anarchistes et marxistes ne sont pas les premiers à attacher de l'importance à l'économie puisque les physiocrates le font avant eux, Marx comme Proudhon en conviennent aisément. Mais leur raisonnement est nouveau, et il diffère l'un de l'autre, non sans paradoxe. Tandis que Marx et Engels établissent une succession historique de modes de production, Proudhon essaie de dégager des principes économiques généraux, structurants en quelque sorte, en particulier dans sa *Philosophie de la misère* (1846). C'est ce que lui reproche Marx à ce moment-là, l'accusant, dans *Misère de la philosophie* (1847), de partir d'une définition de catégories, puis de vérifier ce qu'il en est dans le concret, et, ainsi, de verser dans l'idéalisme. Or, une vingtaine d'années plus tard, Marx procèdera de la même façon, comme Proudhon, dans *Le Capital* (1867), qui n'est pas du tout un exposé des différentes phases historiques mais une analyse théorique de principes économiques ([20]).

La théorie marxiste de l'histoire est exposée bien avant, en particulier dès le *Manifeste* (1847) et dans l'avant-propos de *La Critique de l'économie politique* (1859). On en connaît la succession de phases couplées aux différents modes de production - antique (esclavagiste), féodal (servile), bourgeois (salarié) - plus la variante (a priori géographique, mais en fait non) du mode asiatique de production (MPA), et la fin prévisible : le communisme. Celui-ci doit en effet émerger mécaniquement des contradictions du système capitaliste (concentration du capital, baisse tendancielle du taux de profit, importance numérique du prolétariat industriel et

---

[19] Ce livre d'Engels et son inspiration ont été récemment passés au tamis critique d'un économiste anthropologue marxiste qui, au vu des travaux récents, aboutit logiquement à leur sévère remise en cause sur le fond, quoi qu'il s'en prévienne. Et cela bien qu'il fasse quasi totalement l'impasse sur les travaux d'anthropologues proches de l'anarchisme comme Alfred Radcliffe-Brown (1881-1955) (anarchiste dans sa jeunesse), Harold Barclay (né en 1924), Pierre Clastres (1934-1977) ou le contemporain David Graeber (né en 1961). Darmangeat Christophe (2009) : *Le communisme primitif n'est plus ce qu'il était, aux origines de l'oppression des femmes*. Toulouse, Smolny, 466 p.

[20] René Berthier analyse ce paradoxe, explicable par plusieurs raisons. Berthier René (2009) : *Études proudhoniennes, l'économie politique*. Paris, Éditions du Monde libertaire, 194 p.

donc du travail ouvrier, donc base fatale des idées socialistes) ([21]). Cette issue est au demeurant déjà annoncée dans les *Manuscrits de 1844* ([22]).
Les anarchistes y voient une double erreur. D'une part, la programmation d'une fin inscrite nulle part, une fin véhiculant de surcroît une eschatologie et d'un messianisme relevant de la tradition religieuse - judéo-chrétienne en l'occurrence - incompatible avec le matérialisme. D'autre part, la surestimation de la distinction entre bourgeoisie et prolétariat à la fois sur le plan socio-économique (le maintien sinon le développement des classes moyennes, aspect sur lequel Proudhon se montre remarquablement visionnaire) et sur le plan politique (distinction se transformant en antagonisme et en changement de domination) ([23]).
Les anarchistes réfutent également, aussi bien sur le plan théorique que sur le plan de la traduction pratique, militante, l'idée marxiste corollaire des successions des modes de production, évoquée dans le même ouvrage sur *La Critique de l'économie politique*, selon laquelle l'infrastructure économique déterminerait la superstructure idéelle, celle des pensées et des croyances. On connaît le célèbre passage de Marx et Engels qui résume cette logique : « Une formation sociale ne disparaît jamais avant que soient développées toutes les forces productives qu'elle est assez large pour contenir, jamais des rapports de production nouveaux et supérieurs ne s'y substituent avant que les conditions d'existence matérielles de ces rapports soient écloses dans le sein même de la vieille société. C'est pourquoi l'humanité ne se pose jamais que des problèmes qu'elle peut résoudre, car, à y regarder de plus près, il se trouvera toujours, que le problème lui-même ne surgit que là où les conditions matérielles pour le résoudre existent déjà ou du moins sont en voie de devenir » ([24]).
Ce à quoi on peut répliquer, à l'instar d'Édouard Jourdain, qu'existe une histoire qui se distingue « de tout messianisme et de toute téléologie, de toute vision apocalyptique, révolutionnaire et contre-révolutionnaire, et [qui] dépasse la querelle des modernes et des antimodernes, car la justice reste toujours au fond de toute civilisation et de toute époque, sans cesse approfondissement d'elle-même. Aussi la révolution n'a-t-elle pas de fin, elle réalise peu à peu la justice dont l'accomplissement total est impossible, l'homme se posant toujours plus de questions qu'il ne peut en résoudre » ([25]). La mort, par exemple.
La théorie de Marx n'est pas exempte de contradictions par rapport à elle-même, c'est-à-dire dans sa propre logique. La variante géographique, en réalité plutôt historique, du mode de production asiatique montre par exemple que la linéarité du schéma historique souffre d'exceptions. Quant à la traduction historico-politique du cycle de modes de production, Marx et Engels remarquent à juste titre dans le *Manifeste* que la bourgeoisie dispose de deux moyens pour surmonter les crises du capitalisme : la destruction massive, bien que partielle,

---

[21] Georges Sorel remarque avec surprise, et une pointe d'ironie, que nulle part, dans cet *Avant-propos*, Marx ne mentionne le mot de « classes », et il a raison. Ajoutons que Marx y parle en revanche d'« hommes » et d'« individus ». Sorel Georges (1911) : *Les Illusions du progrès*. Paris, Rivière, 344 p., p. 3.

[22] « Le communisme est l'énigme résolue de l'histoire et il sait qu'il en est la solution ». C'est une phrase où la réification d'un idéal (le communisme) est totale, à moins que le communisme ne soit justement pas considéré comme un idéal mais comme une fin inéluctable. Avec une telle conception, une fois passée à la moulinette de la dialectique, on peut justifier les goulags et les millions de morts de faim en Ukraine soviétique ou en Chine maoïste. On peut bien sûr juger que sa prononciation en 1844 ne préfigure en rien de ce qui va suivre plusieurs décennies plus tard. On peut aussi estimer le contraire. En tous les cas, on voit ici les limites de la lecture dite « humaniste » des *Manuscrits de 1844*.

[23] Même en mettant de côté les différences de définition précise des classes entre Proudhon, Marx, Bakounine, Reclus, Kropotkine ou Malatesta qui n'obèrent pas le schéma théorique général de l'opposition binaire (chez les marxistes) ou ternaires (chez les anarchistes).

[24] *La Critique de l'économie politique, Avant-Propos* (1859).

[25] Jourdain Édouard (2011) : « Proudhon, Carl Schmitt et la gauche radicale : enjeux autour d'une critique du libéralisme ». *Réfractions, recherches et expressions anarchistes*, 27, p. 77-90, p. 90.

des forces productives, et la conquête de nouveaux marchés ([26]). Mais, ultérieurement, ils ne reviendront pas sur ce point très important, et ils ne le développeront pas.
Politiquement, les conséquences de cette interprétation de l'histoire donnent des positions très différentes, en particulier une conception opposée de la révolution que certaines ressemblances - la question de la violence, par exemple - au demeurant souvent héritées du blanquisme et de son insurrectionnalisme - ne doivent pas masquer ([27]).

2. Concentration du capital et dissémination industrielle

Sur le plan géographique, le schéma historique marxiste ne voit pas sa prophétie se réaliser. La concentration du capital, qui s'accomplit effectivement à l'échelle planétaire, ne se traduit pas par une disparition de la petite industrie ou du petit commerce, ni par une disparition absolue de la paysannerie, ni par une disparition des classes moyennes qui leur correspondent plus ou moins. Il ne faut pas oublier à cet égard la multiplication des fonctionnaires liés à l'État, donc liés au politique, à la stratégie de la social-démocratie de conquête des pouvoirs publics et à la stratégie réformiste du syndicalisme classique.
Bakounine, dont l'économie n'est pas le point fort comme il le reconnaît lui-même, a certes adopté l'analyse marxiste sur ce point ([28]), du vivant de Marx, mais il la nuance peu après ([29]).
Quant à Élisée Reclus, comme il le remarque sans peine moins d'une cinquantaine d'années après la publication du *Manifeste* ou de la *Critique de l'économie politique*, la petite industrie et la petite agriculture n'ont pas disparu, tandis que s'intensifie la division socio-spatiale du travail - pour reprendre une terminologie actuelle - à l'échelle du monde. Il critique d'ailleurs explicitement Marx sur ce point. Certes, il constate que « l'industrie, comme les autres formes de richesse, se concentre graduellement en un nombre de mains toujours plus petit », en Europe et surtout aux États-Unis ([30]). Mais il ajoute que « pourtant la petite industrie n'est pas morte, non plus que le petit commerce » ([31]).
Il existe ainsi une industrie « disséminée répondant à des besoins et ne craignant pas la concentration du capital, qui la dédaigne plutôt » ([32]). Ailleurs, Reclus signale avec quelle

---

[26] « Par quel moyen la bourgeoisie surmonte-t-elle les crises ? D'une part en imposant la destruction d'une masse de forces productives ; d'autre part, en conquérant de nouveaux marchés et en exploitant plus à fond les anciens. Par quel moyen donc ? En ouvrant la voie à des crises plus étendues et plus violentes et en diminuant les moyens de les prévenir ». On voit qu'après un constat ajusté, Marx et Engels ne peuvent pas s'empêcher de recourir à l'hyperbole catastrophiste et millénariste, laquelle suppose des prophètes pour l'annoncer et l'interpréter correctement : eux-mêmes, ou leurs disciples, lesquels ne s'en sont d'ailleurs pas privés.

[27] Les blanquistes eux-mêmes, communistes et partisans résolus du putsch et dignes prédécesseurs des léninistes, ne gagneront d'ailleurs l'Association internationale des travailleurs que six ans après sa création (1864), au moment de la guerre franco-prussienne (1870) qui donne de nouvelles perspectives à d'éventuelles insurrections populaires.

[28] « Les grands capitaux tuent les petits capitaux, et si les grands capitaux en rencontrent de plus grands qu'eux-mêmes, ils seront écrasés un jour » car « à mesure que la civilisation, que la richesse naturelle des pays avancés s'accroissent, la richesse des grands capitalistes s'accroît, mais le nombre des capitalistes diminue. Une masse de moyens bourgeois se voient refoulés dans la petite bourgeoisie, et avec une plus grande foule encore de petits bourgeois se voient inexorablement poussés dans le prolétariat, dans la misère », *Troisième Conférence aux ouvriers du val de Saint-Imier* (1871).

[29] Dans *Étatisme et anarchie* (1873), Bakounine dresse un panorama des différents pays européens (France, Allemagne, Italie, Espagne…), où il constate des compositions variées entre les différentes « couches sociales ».

[30] *H&T*, t. VI, chap. IX, p. 336.

[31] *H&T*, t. VI, chap. IX, p. 337.

[32] *H&T*, t. VI, chap. IX, p. 337.

habileté les « grands industriels » se débrouillent pour « éviter les frontières » ([33]). L'écart entre les fortunes grandit, « mais la classe intermédiaire ne s'est point atrophiée. La bourgeoisie - la petite et la haute bourgeoisie - n'a pas disparu. Tout au contraire » ([34]). Logiquement, Reclus conclut : « En attendant l'élaboration d'une théorie qui tienne compte de ces faits, il faut affirmer que ces phénomènes sont plus complexes qu'on avait pu le croire en 1840, même en 1870 » ([35]).

Il donne pourtant quelques éléments d'explication dans ses ouvrages, percevant les caractéristiques géographiques de ce qu'on appelle de nos jours « mondialisation » ou « globalisation ». Ainsi annonce-t-il que « le théâtre s'élargit, puisqu'il embrasse maintenant l'ensemble des terres et des mers, mais les forces qui étaient en lutte dans chaque État particulier sont également celles qui se combattent par toute la Terre » ([36]). Autrement dit, la logique de la construction du capital dans chaque pays s'applique désormais à toute la planète. Elle pèse sur les producteurs comme sur les consommateurs : « En chaque pays, le capital cherche à maîtriser les travailleurs ; de même, sur le plus grand marché du monde, le capital, accru démesurément, insoucieux de toutes les anciennes frontières, tente de faire œuvrer à son profit la masse des producteurs et à s'assurer tous les consommateurs du globe, sauvages et barbares aussi bien que civilisés » ([37]).

Élisée Reclus pointe donc à la fois la dynamique du capital, comme le fait Marx, mais aussi le rôle des États, une combinaison toujours actuelle que les partisans du libéralisme mais aussi de la social-démocratie ou du tiers-mondisme tentent à édulcorer. Il esquisse une analyse du « développement inégal » - il en utilise même l'expression dans la préface de *L'Homme et la terre* - en soulignant que « la lutte de la concurrence vitale » qui entraîne les « industries de tous les pays » aboutit à une volonté de « produire à bon marché en achetant au plus bas prix la matière première et les bras qui la transformeront » ([38]).

Ce processus provoque non seulement l'afflux d'une main d'œuvre dans les pays industrialisés, mais aussi une diffusion de l'industrie là où se trouve la main d'œuvre, d'où une concurrence terrible entre pays et classes ouvrières : « Il n'est pas nécessaire que les émigrants chinois trouvent place dans les manufactures d'Europe et d'Amérique pour qu'ils fassent baisser les rémunérations des ouvriers blancs : il suffit que des industries similaires à celles du monde européen, celles des lainages et des cotons par exemple, se fondent dans tout l'Extrême-Orient, et que les produits chinois ou japonais se vendent en Europe même à meilleur marché que les productions locales » ([39]).

Il est tentant d'insister sur le caractère remarquable de cette analyse, écrite au tout début du XXe siècle, prémonitoire sur le plan non seulement économique (la recherche des moindres coûts salariaux, la compétition économique, le type de branches industrielles concernées…), mais aussi géographique (les pays d'Asie orientale comme nouveaux pays industrialisés).

Parallèlement à « l'étagement » des oppressions qu'il observe dans chaque pays, et qui permet de maintenir une domination générale ou coloniale, Élisée Reclus réfléchit également sur la nouvelle hiérarchie qui se dessine entre les différentes nations et puissances. Il ne peut bien sûr pas imaginer l'apparition de l'Union soviétique, et ses conséquences géopolitiques avec l'instauration d'un nouveau désordre mondial dans le cadre d'une guerre dite froide, en réalité très chaude en certaines parties du monde (Corée, Indochine, Éthiopie, Angola…). Mais il

---

[33] *H&T*, t. VI, chap. IX, p. 362.
[34] *H&T*, t. VI, chap. IX, p. 337.
[35] *H&T*, t. VI, chap. IX, p. 337.
[36] *H&T*, t. V, chap. IX, p. 287.
[37] Ib.
[38] *H&T*, t. VI, p. 12.
[39] Ib.

prévoit l'affaiblissement de l'Angleterre, cette « nation initiatrice de la grande industrie [qui] s'est laissée enliser la routine et [qui] est dépassée maintenant par ses rivales », la prépondérance du Nouveau Mond, singulièrement des États-Unis, y compris sur l'Amérique du Sud car « les républiques ibéro-américaines (…) ne peuvent empêcher que, par la force des choses, les États-Unis gagnent constamment en prépondérance », ainsi que l'essor du Japon ou de la Chine ([40]).

La pression coloniale ou impérialiste des grandes puissances sur les pays se répercute inévitablement sur les peuples, et à l'intérieur même des pays, masquant ainsi les véritables responsabilités ou causes dans la cascade des dominations : « Il n'est pas de fléau comparable à celui d'une nation opprimée qui fait retomber l'oppression comme une fureur de vengeance sur les peuples qu'elle asservit à son tour. La tyrannie et l'écrasement s'étagent, se hiérarchisent » ([41]). L'État, politico-militaire, garde la main et dicte les nouveaux ordonnancements : « La supériorité appartient à celui qui, au moment donné, dispose d'une nouvelle application navale, sous-marine, aérienne et flottante » ([42]). De la part d'un anarchiste, l'évocation de ce facteur ne saurait être surprenante. Et on note encore cette anticipation extraordinaire sur le rôle de la flotte sous-marine et de la flotte aérienne mises sur le même plan que les forces dites conventionnelles de nos jours.

Une décennie plus tard, Pierre Kropotkine renchérit en décrivant la diffusion spatiale, l'émiettement même, jusque dans les campagnes, de l'industrie. Une dizaine d'années après la première version anglaise de son livre *Champs, usines et ateliers*, il précise dans l'édition française que « en révisant le chapitre des petites industries, j'ai pu constater de même que le développement de celles-ci, à côté des grandes industries centralisées, ne s'est nullement ralenti. Au contraire, la distribution de la force à domicile lui a donné une nouvelle impulsion » ([43]). Il met donc en avant un facteur technologique, la diffusion de l'énergie non humaine, qui s'ajoute aux conditions classiques de l'exploitation de la force de travail. À son tour, Lewis Mumford (1895-1990) fera le même constat en soulignant que la « transmission de l'énergie électrique (…) par un réseau et non une ligne unidimensionnelle met la petite communauté sur le même plan que la métropole hyper congestionnée » ([44]).

En parallèle à ce facteur technique, Kropotkine ajoute la concurrence internationale qui pousse malgré tout chaque pays « à s'affranchir de l'exploitation par d'autres nations, plus avancées dans leur développement technique » ([45]). Autrement dit, il analyse la division internationale du travail, socio-spatiale. Il propose une combinaison de plusieurs dynamiques spatiales dans la diffusion de l'industrie : l'économie de l'énergie nécessaire, l'innovation technologique, la compétition des grandes firmes, la dynamique nationale propre au capitalisme d'État, mais aussi la recomposition de la division du travail dont l'excès trouve ses limites en une nouvelle synthèse (agriculture-industrie, manuel-intellectuel…), ainsi que les initiatives prises par le peuple (« les syndicats de cultivateurs, les coopératives de production », etc.).

Kropotkine se montre ainsi prophétique dans sa préfiguration du capitalisme flexible, mais sa démarche apparaît parfois curieuse car on se demande s'il se contente d'observer une évolution possible, ou bien s'il s'en félicite. En effet, dans sa conception, tout ce qui est décentralisé s'oppose au Léviathan étatique et, par conséquent, se rapproche de l'anarchie.

---

[40] *H&T*, t. VI, p. 12 et p. 80-81.

[41] *H&T*, t. I, p. 281.

[42] *H&T*, t. VI, p. 13.

[43] Kropotkine Pierre (1910) : *Champs, usines et ateliers ou l'industrie combinée avec l'agriculture et le travail cérébral avec le travail manuel*. Paris, Stock, 490 p., éd. or. en anglais 1901, p. X.

[44] Mumford Lewis (1964) : *La Cité à travers l'histoire*. Paris, Seuil, p. 637, éd. or. 1961.

[45] Op. cit., p. IX.

En revanche, Marx n'est pas à l'aise avec l'espace. Il n'est pas le seul à une époque où le développement industriel et commercial, les mutations engendrées par la première Révolution industrielle, les bouleversements provoqués par le choc des impérialismes dans le monde et la Conquête de l'Ouest en Amérique, conduisent la réflexion, même critique, à privilégier les raisonnements économiques et politiques, sous l'abri de l'histoire - car l'histoire elle-même semble s'accélérer. S'y ajoute un contexte positiviste, pour ne pas dire scientiste, où cette réflexion est à la recherche de grands facteurs explicatifs, débouchant sur de grands récits. Si Proudhon et Bakounine échappent à cette seconde prétention, ou, tout du moins, si tous les deux récusent l'absolu - Proudhon par une dialectique sérielle des balances, Bakounine par anti-théologisme, les deux par anti-étatisme - Marx a l'ambition de faire œuvre scientifique absolue.

Il se concentre donc sur l'économie, la sociologie, la philosophie et la politique, quatre domaines où l'espace peut être édulcoré. Proudhon et Bakounine traitent des mêmes domaines, dans un ordre différent, mais ils n'abandonnent pas complètement la géographie. Le fédéralisme, cher à Proudhon, également repris par Bakounine, les rivalités entre nations et les problématiques nationales que l'on regrouperait de nos jours sous le vocable de géopolitique, traitées par l'un comme par l'autre, les amènent à s'interroger sur les territoires et les frontières, en particulier la question des « frontières naturelles », ainsi que, pour Proudhon, sur le maillage politico-administratif. Ce sont là des champs éminemment géographiques, mais traités plutôt sous un angle politologique. Du moins pourrait-on les relire avec des lunettes géographiques.

Seul quatre aspects dans l'œuvre de Marx ont un rapport direct avec la géographie. Mais, à une exception près, celle du MPA, et encore, ils restent très généraux, et ils ne sont guère localisés de façon précise ; plus exactement, leur logique de localisation n'est pas prise en compte en tant que telle, et encore moins analysée. Cela n'empêche bien entendu pas d'essayer de trouver une traduction spatiale à l'analyse marxiste. C'est ce qu'ont essayé de faire des générations de géographes s'affirmant marxistes, avec plus ou moins de succès, il faut le dire, ne serait-ce que parce qu'ils mettent de côté l'argumentaire et le contre-argumentaire anarchistes, notamment à propos des points où la vision marxiste se retrouve contredite par la géohistoire.

Ces quatre aspects du rapport de Marx avec la géographie sont les suivants : premièrement, l'opposition entre la ville et la campagne. Deuxièmement, l'opposition entre nations dominantes économiquement et nations soumises, sur laquelle Marx n'entre guère concrètement dans les détails géographiques, excepté la mise en avant de l'Angleterre comme puissance industrielle et commerciale ou l'essor de l'Amérique, ainsi que la question irlandaise. Troisièmement, le MPA, donc. Enfin, quatrièmement, le rôle de la nature dans la localisation des matières premières, et donc dans la genèse de l'accumulation du capital, sur laquelle on peut s'arrêter un instant.

Marx et, surtout, ses épigones pratiquent à ce propos un véritable déterminisme ([46]). Citant la formule de John Mun, fils d'un négociant londonien, selon laquelle « une nature prodigue (…) retient l'homme par la main comme un enfant en lisière », Marx rappelle ainsi que « la patrie du capital ne se trouve pas sous les tropiques » et que c'est « la variété des produits naturels qui forment la base naturelle de la division sociale du travail » ([47]).

En fait, le marxisme, déjà réduit à un double déterminisme par son primat économiciste et sa conception historique en stades successifs de modes de production, conduit parfois les épigones du maître à y ajouter un troisième déterminisme, celui-là géographique. C'est en particulier le cas du géographe russe Gregori Plekhanov (1856-1918), qui établit ainsi une

[46] *Le Capital*, vol. I (1867), p. 140 et 476 ; vol. II, p. 326.

[47] *Le Capital*, vol. I (1867), chap. XVI, p. 365.

chaîne rigide de causalités : « (…) les particularités de l'environnement géographique déterminent le développement des forces productives, le développement des forces productives détermine le développement des forces économiques et, directement après elles, également toutes les autres relations sociales » ([48]).
Dans un texte de 1895, Plekhanov, dont Lénine disait qu'il fallait absolument étudier « tous ses ouvrages philosophiques », expose plus en détail son analyse sur la question : « Montesquieu raisonnait de la sorte : le milieu géographique conditionne certaines propriétés physiques et psychiques; et ces propriétés entraînent telle ou telle structure sociale. Le matérialisme dialectique fait découvrir ce qui manque à ce raisonnement : l'action du milieu géographique s'exerce avant tout, et le plus fortement sur le caractère des rapports sociaux, lesquels, à leur tour, agissent sur des idées, les coutumes, voire le développement physique, avec infiniment plus de force que, par exemple, le climat. La géographie moderne (rappelons une fois de plus le livre de Metchnikov préfacé par Élisée Reclus) s'accorde entièrement sur ce point avec le matérialisme dialectique. Celui-ci n'est assurément qu'un cas particulier de la conception matérialiste de l'histoire. Mais l'énoncé qu'il en présente est plus complet et plus riche que celui qu'en pourraient donner les autres « cas particuliers ». Le matérialisme dialectique représente le stade supérieur de la conception matérialiste de l'histoire » ([49]).
On voit que Plekhanov enrôle ici sans sourciller Reclus et Metchnikoff sous la bannière d'un matérialisme historique qu'ils ne partagent pourtant pas, et qui lui-même soulève des questions (cf. infra). Ailleurs, dans un autre de ses textes, il sera même beaucoup plus critique à l'égard du premier ([50]).
Dans la mesure où Marx ne s'appesantit pas sur la question spatiale, ni sur ce que les géographes des années 1960 appellent « l'environnementalisme géographique », dans le sens où cette expression nuance le terme de « déterminisme géographique », il serait fastidieux de refaire l'exégèse ardue qu'ont tentée ses épigones à ce propos. On peut donc dissocier Marx de ses héritiers sur ce point, à condition de ne pas perdre de vue que c'est sa vision déterministe de l'histoire et de l'économie qui les entraîna sur cette voie. En revanche, comme on va le voir, Élisée Reclus, Léon Metchnikoff, Patrick Geddes et Pierre Kropotkine tranchent la question du déterminisme géographique.

3. Le milieu, notion dynamique contre le déterminisme géographique et historique

Élisée Reclus fait du terme de « milieu » (pour *méso*) l'un de ses favoris. Cette notion a été popularisée par le positivisme et par son créateur, Auguste Comte (1798-1857). Comte esquisse en effet au début de sa réflexion une mésologie, ou « étude théorique du milieu », à laquelle il revient dans son *Système de politique positive* (1851-54) ([51]). Selon lui, « le milieu constitue donc le principal régulateur de l'organisme, même quant aux fonctions cérébrales immédiatement soustraites aux influences extérieures » ([52]). Comme l'a souligné Angèle Kremer Marietti, le *Catéchisme positiviste* (1852) considère la notion de milieu comme « l'ensemble des circonstances extérieures » pour la vie intellectuelle et matérielle, puisque l'organisme et le milieu y sont supposés réunir les conditions utiles aux phénomènes vitaux.

---

[48] Plekhanov Gregori V. (1908) : *Osnovnyye voprosy marksizma* (Problèmes fondamentaux du marxisme), rééd. 1957, Moscou. Cité par Ian Matley (1966) : « The marxist approach to the geographcal environment ». *Annals of the Association of American Geographers*, 56-1, p. 97-111.
[49] Plekhanov Gregori V. (1895) : *Essai sur le développement de la conception moniste de l'histoire*.
[50] Zemliak Martin (1981) : « Reclus, les anarchistes et les marxistes ». *Hérodote*, 22, p. 98-106.
[51] Kremer Marietti Angèle (1977) : *L'Anthropologie positiviste d'Auguste Comte*. Université Paris IV, thèse.
[52] *Système de politique positive* (1852), II, p. 26.

Auguste Comte estime aussi que la notion de vie « exige sans cesse une certaine harmonie, à la fois active et passive, entre un organisme quelconque et un milieu convenable » ([53]). L'harmonie s'étend naturellement à la relation entre les organes et les fonctions, puis à la relation entre les agents et les actes. La généralisation d'un consensus vital répond à ce que, dans le *Système*, Comte appelle « la théorie générale des milieux organiques » qui exige de considérer tout individu, quel qu'il soit, relativement à l'ensemble auquel il appartient ([54]).

Dans la mesure où Élisée Reclus emploie régulièrement le terme de « milieu » ainsi que celui d'« harmonie » dans un sens assez proche de Comte, il est probable qu'il les ait tirés de celui-ci, au moins pour le premier. Le second terme, que Reclus apprécie également ([55]), est également utilisé par les géographes plus anciens comme Carl Ritter (1779-1859) ou Alexandre von Humboldt (1769-1859). Mais il ne le précise nulle part. En tous les cas, il a lu Auguste Comte. Il le cite favorablement, par exemple, à la suite d'un long passage sur « l'aide mutuelle », avec une note qui renvoie à sa *Philosophie positive* (1869) ([56]).

Quant à Bakounine, il le salue, en l'opposant favorablement à Hegel : « Mais il y a entre Auguste Comte et Hegel une énorme différence. Tandis que ce dernier, en vrai métaphysicien qu'il était, avait spiritualisé la matière et la nature, en les faisant procéder de la logique, c'est à dire de l'esprit, Auguste Comte a tout au contraire matérialisé l'esprit, en le fondant uniquement sur la matière. C'est en cela que consiste sa gloire immense » ([57]). Comte est connu pour avoir envoyé ses textes à Leroux, Barrès et Proudhon, mais la relation avec ce dernier ne se déroule pas bien du tout, Proudhon jugeant Comte particulièrement hautain ([58]).

En revanche, Reclus n'utilise jamais le mot d'environnement dans le sens éco-géographique que nous lui connaissons actuellement ([59]). Comme « environnement » dénote une position extérieure ou externe, « milieu » semble épistémologiquement et ontologiquement plus approprié pour Reclus comme combinaison de l'homme et de la nature, comme « harmonie secrète » entre les deux. À partir de là, il s'élève à une théorie générale en recourant aux notions de « milieu-espace » et de « milieu-temps », comme il l'explique au début de *L'Homme et la terre* ([60]).

Dans ce passage devenu fameux, Reclus part des principales caractéristiques du milieu naturel (« froidure et chaleur », « sécheresse et humidité », « montagnes et steppes », « forêts », « îles, marais, lacs », « fleuves », « mers ») pour conclure que « l'homme lui-même est un milieu pour l'homme ». Il n'a pas été assez souligné, cependant, à quel point il rattache d'emblée, avant même leur description, son raisonnement géographique à l'histoire, et réciproquement, ainsi que le relève sa première phrase qui s'articule sur une citation de Drummond : « 'L'inégalité des traits planétaires a fait la diversité de l'histoire humaine' et

---

[53] *Système de politique positive* (1851), I, p. 640.

[54] Ib., p. 665.

[55] Par exemple : « Les développements de l'humanité se lient de la manière la plus intime avec la nature environnante. Une harmonie secrète s'établit entre la terre et les peuples qu'elle nourrit ». In « Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes », *La Revue des Deux Mondes*, 63, 15 mai 1866, p. 351-357 et 371-377. Réédité par Joël Cornuault (2002), Charenton, Premières pierres, 228 p.

[56] *H&T*, t. I, p. 146.

[57] *Fédéralisme, socialisme et anti-théologisme* (1867), Œuvres complètes, I, p. 109.

[58] Haubtmann Pierre (1980) : *La Philosophie sociale de P.-J. Proudhon*. Grenoble, P.U.G., 298 p., annexe « Comte vu par Proudhon », p. 183-196.

[59] Le géographe russe V. A. Anuchin estime que « Reclus fut le premier à utiliser le terme d'"environnement géographique", dans le sens de conditions du développement social qui entourent l'homme ». Anuchin est probablement victime de traductions en chaîne (en russe, puis en anglais) car si l'on se reporte au texte original français de Reclus qu'il donne comme preuve, Reclus parle bien de "milieu" et non d'"environnement géographique". Anuchin V.A. (1977) : *Theoritical problems of geography*. Columbus, Ohio State UP, 332 p., p. 69.

[60] *H&T*, t. I, chap. II, « Les Milieux telluriques ».

chacun de ces traits a déterminé son événement correspondant au milieu de l'infinie variété des choses » ([61]). Le déterminisme est ici immédiatement contrebalancé par la variété. Ce programme est conforme à l'épigraphe de l'œuvre annonçant que « la Géographie n'est autre chose que l'Histoire dans l'Espace, de même que l'Histoire est la Géographie dans le Temps ».

À la fin du même chapitre, il rappelle les propos de deux historiens, Michelet et Taine. Du premier, il rappelle que « si l'histoire commence d'abord par être 'toute géographie' » en ajoutant que « la géographie devient graduellement 'histoire' par la réaction continue de l'homme sur l'homme » ([62]). Du second, il regrette que, malgré « sa pénétrante sagacité », il se borne « à décrire les milieux et les âges immédiatement rapprochés pour interpréter les faits et les caractères » ([63]). Pour Reclus, il faut au contraire combiner le temps long (comme on dirait de nos jours) et le temps court, et toutes les échelles.

Ainsi, « l'histoire de l'humanité dans son ensemble et dans ses parties ne peut donc s'expliquer que par l'addition des milieux avec 'intérêts composés' pendant la succession des siècles ; mais pour bien comprendre l'évolution qui s'est accomplie, il faut apprécier aussi dans quelle mesure les milieux ont eux-mêmes évolué, par le fait de la transformation générale, et modifié leur action en conséquence » ([64]). Reclus prend alors les exemples des glaciers qui avancent ou qui reculent, des fleuves plus ou moins maîtrisés, les finisterres qui peuvent se transformer en point de départ, ou les plaines forestières qui deviennent riches quand elles sont débroussaillées.

Le « milieu général se décompose en éléments innombrables », parmi lesquels Reclus distingue le « milieu-espace », ou « milieu par excellence », « appartenant à la 'nature extérieure' » (concept véhiculé par Bakounine), ou encore « ambiance » ou « milieu statique primitif ». S'y ajoute le « milieu dynamique », combinaison complexe de « phénomènes actifs », où la « marche des sociétés » est composée de « poussées progressives ou régressives » (notion utilisée par Proudhon à partir de Vico), bref de « forces premières ou secondes, purement géographiques ou déjà historiques, variant suivant les peuples et les siècles » ([65]). La « dynamique » reclusienne est très proche de ce que Proudhon appelle le « mouvement », une notion centrale dans son œuvre quoique insuffisamment explorée par les analystes.

C'est cette « dynamique » du « milieu-espace » et du « milieu-temps » qui constitue la « civilisation », comme Reclus le remarque presque incidemment : l'ensemble des « nécessités de l'existence » agit et réagit « sur le mode de penser et de sentir », « créant ainsi, pour une grande part, ce qu'on appelle 'civilisation', état incessamment changeant d'acquisitions nouvelles, mêlées à des survivances plus ou moins tenaces. En outre, le genre de vie, combiné avec le milieu, se complique… » ([66]). On notera au passage l'utilisation par Élisée Reclus de la notion de « genre de vie », habituellement considérée comme relevant typiquement de la géographie vidalienne, ce qui appelle des recherches sur une éventuelle fertilisation croisée.

Plus d'une décennie avant *L'Homme et la terre* de Reclus, Léon Metchnikoff critique nettement ce qu'il appelle « le fatalisme géographique », qu'« on reproche souvent à la théorie déterministe du milieu dans l'histoire. Ce n'est point dans le milieu même, mais dans

---

[61] *H&T*, t. I, chap. II,, p. 39.
[62] *H&T*, t. I, chap. II, p. 116.
[63] *H&T*, t. I, chap. II, p. 118.
[64] *H&T*, t. I, chap. II, p. 119.
[65] *H&T*, t. I, chap. II, p. 117.
[66] *H&T*, t. I, chap. II, p. 116.

le rapport entre le milieu et l'aptitude de ses habitants (…) qu'il faut chercher (…) les transformations successives [des peuples] » ([67]).
Toujours au cours de la même période, à la fin du XIXe siècle, Patrick Geddes (1854-1932), proche des géographes anarchistes, insiste sur la dialectique milieu-société, qui doit être appréhendée dans une approche régionale comparative. « D'un côté nous devons dégager de plus en plus complètement pour chaque région donnée jusqu'où la nature peut avoir déterminé l'homme. De l'autre côté, nous devons rechercher jusqu'où le type d'homme donné a réagi, ou pourrait réagir, à cet environnement » ([68]). Pour analyser les chaînes de causalité, il propose une méthode ainsi schématisée : lieu > travail > famille et société > travail > lieu.
Patrick Geddes se place donc dans une posture positiviste assez classique, de façon peut-être plus brutale que Reclus : « (…) L'homme, en grandissant dans la civilisation matérielle, paraît s'échapper de l'emprise de l'environnement, et réagir, de plus en plus profondément, sur la nature ; et, à mesure qu'il développe ses idéaux et les systématise dans la philosophie ou la religion de son lieu et de son temps, il affirme sa supériorité sur le destin, sa responsabilité morale et son indépendance ; il s'échappe de l'esclavage de la nature vers sa maîtrise grandissante » ([69]).
Mais tandis que Geddes insiste pour « descendre des régions philosophiques de l'abstraction », justifier « les promesses évolutionnistes de la synthèse scientifique » et revenir à une « spécialisation de plus en plus étroite dans son propre domaine », néanmoins « coordonné » avec les autres, Kropotkine, Reclus et Metchnikoff s'efforcent de « recoller » les différentes disciplines pour revenir à la philosophie globale des Grecs ([70]). C'est une démarche qu'un vocabulaire anachronique qualifierait de « holiste », oubliant de surcroît au passage que l'inventeur du « holisme » est un biologiste sud-africain, Jan Christiaan Smuts (1870-1950), qui l'utilise dans son ouvrage *Holism and evolution* (1926), et qui est impliqué dans la vie politique de son pays au plus haut niveau (il est chef du gouvernement en 1921 lorsque sont instaurées les premières mesures d'apartheid).

4. Géographie sociale versus philosophie de l'histoire

En schématisant, on peut dire que Marx et les marxistes développent une philosophie de l'histoire, utilisant le mot et la chose qu'ils transforment en théorie. En revanche, ni Proudhon, ni Bakounine, ni Reclus ou Kropotkine ne parlent de philosophie de l'histoire. Ils élaborent encore moins une théorie de l'histoire, même s'ils proposent une analyse de celle-ci. L'expression de « philosophie de l'histoire » apparaît dans un essai de Voltaire. Elle est employée par Jules Michelet pour traduire Vico (1828). Proudhon et Reclus, qui lisent Vico, via Michelet, qui en apprécient l'idée de progrès et de régrès, traduction libre de *corsi* et *ricorsi*, tout en le critiquant pour son mysticisme, ne la reprennent pourtant pas. En fait, c'est parce que la « philosophie de l'histoire » est désormais très clairement reliée à Hegel, dont les anarchistes récusent la dialectique - même si Proudhon s'en est approché, même si Bakounine l'a apprise, tous les deux la rejetant finalement - ainsi que l'approche : une vision linéaire, téléologique et fataliste de l'histoire.

---

[67] Metchnikoff Léon (1889) : *La Civilisation et les grands fleuves historiques*. Paris, Hachette, préface d'Élisée Reclus, 372 p., p. 41.
[68] Geddes Patrick (1898) : « The influence of geographical conditions on social development ». *The Geographical Journal*, 12-6, p. 580-587, p. 581.
[69] Ib., p. 585.
[70] Krapotkin [sic] P. (1893) : « On the teaching of physiography ». *The Geographical Journal*, 2, p. 350-359.

Sur le fond théorique comme dans l'aspiration pratique, la conception hégélienne est tout simplement inadmissible, révoltante, pour les anarchistes. L'adopteraient-ils même en vertu de ce qui serait une analyse froide des événements, ils la rejetteraient car cela irait à l'encontre de leur double principe, solidement établi par Proudhon : la liberté et la justice, l'une n'allant pas sans l'autre. Rappelons que la définition bakouninienne de la liberté, communément partagée par l'ensemble du mouvement anarchiste, selon laquelle ma liberté n'est rien sans celle des autres, établit d'emblée la dimension sociale, collective, de cette liberté qui n'est pas un principe philosophique abstrait, flottant au-dessus de l'humanité, mais une expression concrète de son existence.

Ajoutons que l'historiographie est contrôlée par les dominants qui interprètent, relisent et écrivent l'histoire à leur convenance, et dans leur intérêt, un pouvoir que les anarchistes récusent également, et qu'ils voient aussi dans les mains de ceux, à commencer par les intellectuels marxistes, qui cherchent à contrôler le mouvement ouvrier ([71]). Même si l'espace est lui aussi organisé, contrôlé et quadrillé par les États et les capitalistes, il offre substantiellement une aire de liberté que s'approprient ipso facto ses habitants, et qui forme la base première de la reconstruction sociale, d'où une plus grande force de résistance ou de subversion de la géographie face à l'histoire.

La « philosophie de l'histoire » n'a pas de sens pour les anarchistes, sauf à lui donner un autre contenu que ce qu'il n'a à l'époque, autrement dit pratiquer l'anachronisme, sauf à mettre le mot de philosophie partout ([72]). Une chose est sûre, répétons-le : ni Proudhon, ni Bakounine, ni Reclus, ni Kropotkine, ni Malatesta ne recourent à cette expression pour qualifier leur approche ([73]). Ils ne l'emploient pas au sens strict, alors qu'il en va autrement de la notion, pas moins épineuse, de « progrès ».

Il est également erroné d'affirmer que « du fait de son insistance sur la loi naturelle, Reclus rejetait la forme de matérialisme historique de Marx et Bakounine » ([74]). D'abord, comme l'a bien remarqué Georges Gurvitch, Marx a seulement parlé de « nouveau matérialisme » ou d'« historiographie à base matérialiste » ([75]). Ce sont ses épigones, à commencer par Engels qui se sont crus autorisés à parler de « matérialisme historique », de « matérialisme économique » ou de « matérialisme dialectique » ([76]). Gurvitch estime d'ailleurs que cette interprétation a été facilitée par Marx qui n'a pas assez distingué la dialectique comme mouvement réel de l'histoire et la dialectique comme méthode de recherche. En tous les cas, si le « matérialisme historique » n'existe pas chez Marx, ni le mot, sinon la chose, ce qui reste à discuter, il existe encore moins chez Bakounine.

---

[71] Creagh Ronald (2009) : « Pour une géographie des libertés ». *Élisée Reclus - Paul Vidal de la Blache, le géographe, la cité et le monde, hier et aujourd'hui, autour de 1905*. Paris, L'Harmattan, J.-P. Bord et al. éd., 318 p., p. 55-66.

[72] John Clark se trompe donc quand il parle de la « philosophie de l'histoire » comme « domaine où les idées de Reclus méritent une considération attentive », ainsi que G. P. Maximov quand il intitule l'un de ses chapitres « Philosophie de l'histoire » à propos de Bakounine. Clark John (2009) : « Lire Reclus aujourd'hui ? ». *Élisée Reclus - Paul Vidal de la Blache, le géographe, la cité et le monde, hier et aujourd'hui, autour de 1905*. Paris, L'Harmattan, J.-P. Bord et al. éd., 318 p., p. 45-53, p. 47. *Michel Bakounine, théorie générale de la Révolution, textes assemblées et annotés par Etienne Lesourd, d'après G. P. Maximov* (2001), Les nuits rouges, 386 p., éd. or. 1953.

[73] Proudhon se gausse de Cousin et de ses *Cours de philosophie de l'histoire*.

[74] Marshall Peter (2009) : « Élisée Reclus, géographe de la liberté ». *Élisée Reclus - Paul Vidal de la Blache, le géographe, la cité et le monde, hier et aujourd'hui, autour de 1905*. Paris, L'Harmattan, J.-P. Bord et al. éd., 318 p., p. 33-38, p. 38.

[75] Gurvitch Georges (1972) : *Dialectique et sociologie*. Paris, Flammarion, 318 p., p. 199.

[76] L'expression de « matérialisme historique » n'existe pas dans le texte original de *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, mais il apparaît en 1892 dans la préface de l'édition anglaise. À cette date, Marx est mort.

Ensuite, le principe de la loi naturelle est entièrement matérialisme, et réciproquement. Tous les auteurs anarchistes s'accordent à reconnaître l'importance de la loi de la nature, l'impossibilité d'y échapper entièrement, même Bakounine le reconnaît, mais ils admettent aussi la nécessité de s'en extraire, pour être homme - tout en mettant de côté ce qu'entendent réellement les anarchistes par « nature », qui lui donnent un sens beaucoup plus vaste (cf. infra, en conclusion). C'est ainsi que Bakounine écrit que « matérialistes et déterministes comme M. Marx lui-même, nous aussi nous reconnaissons l'enchaînement fatal des faits économiques et politiques dans l'histoire. (…) Mais nous ne nous inclinons pas indifféremment devant eux (…), surtout lorsqu'ils se montrent en opposition flagrante avec le but suprême de l'histoire (…), le triomphe de l'humanité, la conquête et l'accomplissement de la pleine liberté et du plein développement matériel, intellectuel et moral de chacun par l'organisation absolument spontanée et libre de la solidarité économique et sociale aussi complète que possible entre tous les êtres humains vivant sur la Terre » ([77]).

Certes, Bakounine flirte ici avec les contradictions théoriques puisqu'il évoque un « but suprême de l'histoire » avec une saveur toute eschatologique, ainsi qu'avec les contradictions pratiques puisque son appel à la « spontanéité libre » n'empêche pas chez lui un fonctionnement politique en associations plus ou moins secrètes. Mais, dans ce style emphatique qui fait tant horreur à Marx et à Engels, il affirme la puissance de l'individu et des groupes d'individus, ainsi que leur aspiration libertaire.

Comme le remarque James Guillaume, Karl Marx, au fond, est resté largement fidèle à la pensée hégélienne, et singulièrement à sa dialectique ([78]). Ainsi écrit-il à son correspondant Kugelmann, que « la dialectique de Hegel est la forme fondamentale de toute dialectique », qu'il la considère comme la loi même de l'histoire et de l'évolution économique (lettre du 6 mars 1868) ([79]). C'est justement le refus chez les anarchistes d'une « philosophie de l'histoire », au sens strict de la notion, qui ouvre la voie à la géographie, et pas seulement à elle, puisqu'il s'agit d'abord, chez Proudhon puis chez Bakounine, de sociologie, nommément, ainsi que chez Élisée Reclus qui s'y réfère également.

Au demeurant, le terme de « social » contenu dans « sociologie », consubstantiel à l'idée même de « socialisme » dont ne se départissent pas ces anarchistes qui, comme Bakounine, se considèrent comme « socialistes révolutionnaires », les fait se rejoindre, intellectuellement mais aussi politiquement puisque, avant que se dire anarchistes, ils aiment se définir comme socialistes révolutionnaires alors que Marx et ses partisans se proclament communistes.

Il faut souligner, ce qui n'a paradoxalement pas été assez fait, que les premiers théoriciens de l'anarchisme, Proudhon et Bakounine en tête, proposent des analyses dans ce champ scientifique alors en ébauche qu'est la sociologie. De ce constat, qui mériterait d'être plus amplement développé, à partir des réflexions de Georges Gurvitch (1894-1965) en particulier, contentons-nous pour le moment d'en tirer deux références concernant l'un et l'autre.

Pour Proudhon, qui parle de « science sociale » et que plusieurs auteurs saluent comme étant de facto l'un des pères fondateurs de la sociologie moderne, « l'objet d'observation de la science économique, c'est la société, c'est-à-dire encore le moi. Voulez-vous connaître l'homme, étudiez la société. L'homme et la société se servent réciproquement de sujet et d'objet » ([80]). Pour Bakounine, qui parle également de « science sociale », « on pressent l'avènement d'une science nouvelle : la sociologie, c'est-à-dire la science des lois générales

---

[77] *Fragment formant une suite de « l'Empire knouto-germanique* (1871), Champ libre, p. 195-196.

[78] Guillaume James (1985), op. cit, p. 297.

[79] « Hegels Dialektik ist die Grundform aller Dialektik », Guillaume (1985), op. cit.

[80] *Philosophie de la misère* (1846), cité par Langlois Jacques (2005) : *Agir avec Proudhon*. Lyon, Chronique Sociale, 210 p. p. 67.

qui président à tous les développements de la société humaine. Elle sera le dernier terme et le couronnement de la philosophie positive » ([81]).
Sur ce point, la boucle est bouclée par Élisée Reclus qui, à l'issue d'une longue réflexion, lance et prône l'expression de « géographie sociale » dans *L'Homme et la terre* (1905). Elle-même est issue en 1884 d'un sociologue français, Paul de Rousiers (1857-1934), qui cherche ainsi à qualifier l'approche de Reclus lorsqu'il rend compte de l'un de ses ouvrages (le volume « Europe » de la *NGU*) dans un numéro de *La Réforme sociale*. Elle est reprise par un autre sociologue, Edmond Demolins (1852-1907), disciple de Le Play, et par différents articles de la *Revue sociale* que celui-ci fonde en 1893 ([82]). À partir de 1896, Demolins cherche d'ailleurs à établir une « géographie sociale de la France », par le biais de questionnaires, sous la forme d'une typologie de régions caractérisées par leur mode d'exploitation agricole ([83]).

*

Les travaux de Darwin constituent, on l'a évoqué, un tournant intellectuel et scientifique considérable pour tous les socialistes, et les anarchistes. Élisée Reclus les articule à sa propre conception de l'évolution, couplée à la révolution, mais aussi du progrès. Ces thèmes importants appellent d'autres analyses spécifiques, mais disons en quelques mots que le « progrès », pour Reclus, est inséparable du « régrès », et qu'il est pratiquement synonyme d'évolution. Il en est, en quelque sorte, l'opération consciente ([84]).
La dynamique du « progrès » et du « régrès » est, comme on l'a vu, inspirée du philosophe napolitain Gianbattista Vico (1744-1803). Mais Élisée Reclus en voit aussi les limites : « Ainsi Vico, dans sa *Scienza Nuova*, nous montre les sociétés évoluant pendant la série des âges par *corsi* et *ricorsi*, c'est-à-dire par progrès et régrès réguliers, décrivant des cercles dans le temps et ramenant toujours un même état de choses après l'achèvement du circuit. C'est là une conception un peu enfantine et nul disciple de Vico n'a pu l'admettre sans la modifier : il est trop évident en effet que l'on ne saurait citer aucune période de l'histoire qui reproduise identiquement une autre période (…) » ([85]).
Reclus ajoute plus loin qu'« on parle plus volontiers d'une 'spirale de civilisation' dont les cycles, sans cesse agrandis, se développent indéfiniment pendant le cours des âges » ([86]). Finalement, « la théorie, jadis fameuse, de Vico sur les *corsi* et les *ricorsi*, le flux et le flux des évolutions historiques, se trouve ainsi écartée de la discussion comme l'hypothèse du déplacement successif des centres de culture » ([87]). Même l'image de la spirale ne rend pas compte de « l'enchevêtrement infini des faits historiques ».

---

[81] *Fédéralisme, socialisme et anti-théologisme* (1867), p. 110-111.

[82] Dunbar Gary (1996) : « Some early occurrences of the term 'Social geography' ». *The History of Geography*, New York, 222 p., p. 46-52. Andrews Howard F. (1985) : « Early uses of the term 'social geography' : H. Gougeon's *Essai sur l'enseignement de la géographie* (1873) ». *Scottish Geographical Magazine*, 101-3, p. 179-182.

[83] Ozouf-Marinier Marie-Vic (2003) : « La monographie de 'pays' : le conflit entre science leplaysienne et géographie autour d'un monopole (1890-1910) ». *Revue d'Histoire des Sciences humaines*, 9-2, p. 13-35.

[84] Reclus Élisée (1979) : *L'Évolution, la révolution et l'idéal anarchique*. Paris, Stock + Plus, 210 p. Éd. or. 1898 (novembre 1897), septième édition revue et corrigée, et 1921. *Évolution et révolution* pour les éditions de 1880 et de 1891, *L'Évolution, la révolution et l'idéal anarchique* à partir de l'édition de 1897. Celle de 1880 a été rééditée en 2008 : *Évolution & Révolution*, Paris, Le passager clandestin, préface d'Olivier Besancenot, 114 p.

[85] *H&T*, t. I, chap. VI, p. 344.

[86] *H&T*, t. I, chap. VI, p. 346.

[87] *H&T*, t. VI, chap. VI, p. 526.

Finalement, cohérent avec l'aspiration à la connaissance, avec l'instruction et l'émancipation, Élisée Reclus estime que « cette extension même du champ d'études, croissant avec les révolutions et les siècles, en proportion même de l'assimilation géographique des terres lointaines au monde déjà scruté scientifiquement. Et tandis que l'explorateur conquiert l'espace et permet ainsi aux hommes de bon vouloir d'associer leurs efforts d'un bout du monde à l'autre, l'historien, tourné vers le passé, conquiert le temps » ([88]).

Partant de là, et en corollaire avec le but anarchiste, la géographie, l'économie politique ou la science tout court ne se contentent pas de décrire les réalisations humaines, les biens, en commençant l'analyse économique par la production : elles doivent partir des besoins humains, les évaluer, et trouver les moyens d'y répondre, autrement dit partir de la consommation.

Bakounine exprime déjà cette préoccupation : « Ainsi, ce que nous appelons monde humain n'a pas d'autre créateur immédiat que l'homme qui le produit en conquérant, pas à pas, sur le monde extérieur et sur sa propre bestialité, sa liberté et son humaine dignité. Il les conquiert, poussé par une force indépendante de lui, irrésistible et qui est inhérente à tous les êtres vivants. Cette force, c'est le courant universel de la vie, celui-là même, que nous avons appelé la causalité universelle, la nature, et qui se traduit dans tous les êtres vivants, plantes ou animaux, par la tendance à réaliser, chacun pour soi-même, les conditions vitales de son espèce - c'est-à-dire à satisfaire ses besoins » ([89]).

Dans la même logique, Élisée Reclus voit dans l'humanité « la nature prenant conscience d'elle-même ». Puis Kropotkine bâtit sa réflexion scientifique et politique sur le moyen de satisfaire les besoins en question par une « physiologie de la société » ([90]). La géographie en est l'un des outils ([91]).

Philippe Pelletier.

Communication présentée au colloque
« *The New World Order, Irish Geopoloitcs, The distance of death, New Geopolitics, new Spaces ? New Geographies ? New Politics ?* »
NUI Maynooth (Irlande), 25-26 novembre 2011.
Rédigée le 13 novembre 2011, revue et augmentée le 18 décembre 2011.

[88] Ib.

[89] *Fédéralisme, socialisme et anti-théologisme* (1867), Stock +, p. 141-142.

[90] *La Conquête du pain* (1892), rééd. Éditions du Monde Libertaire, 1975, 282 p., p. 218. (1913) : *La Science moderne et l'anarchie*. Paris, Stock, 394 p., p. 115.

[91] Pelletier Philippe (2009) : *Élisée Reclus, géographie et anarchie*. Paris/Oléron, Éditions du Monde libertaire/Éditions libertaires, 258 p.

Quelques MOTS-CLEFS chez Proudhon, Bakounine, Marx, Reclus et Kropotkine

Mots-clefs	**PROUDHON** (1809-1865)	**BAKOUNINE** (1814-1876)	**MARX** (1818-1883)	**RECLUS** (1830-1905)	**KROPOTKINE** (1842-1921)
Philosophie	idéoréalisme antithéologisme	matérialisme antithéologisme	matérialisme athéisme	matérialisme cosmique (?)	matérialisme
Méthode	« dialectique sérielle »	dialectique	dialectique post-hegel.	dynamique	inductive
Approche	sociologie	politique	économie	géographie	physiologie
Histoire	négation + révélation *corsi -ricorsi* (Vico)	« pas une véritable science»	téléologie, linéarité, *Geschichte Philosophie*	milieu-temps + milieu-espace évolution / révolution	évolution / révolution
Économie	« clé de l'histoire» théorie de l'aubaine (± plus-value)	« la question économique sous-tend toutes les autres »	lois économiques théorie de la plus-value	« développement inégal » « le plus grand marché du monde »	dissémination de la petite et grande industrie
Sociologie	« réalisme social, classes ouvrières » 3 classes / êtres collectifs	prolétariat au sens large	classe ouvrière industrielle prolétariat aliénation	étagement des oppressions	pas de séparation entre les sciences naturelles et les sciences humaines
Nature	surnature « machines, instruments, inventions industrielles équivalent à une extension de territoires, à une création nouvelle de la nature »	« crée le monde» « ne connaît aucune loi» « pas de révolte possible contre elle »	le point de départ : « les conditions de la nature et leur modification à travers l'action humaine dans la course de l'histoire»	« harmonie intime » « l'homme est la nature prenant conscience d'elle-même »	darwinisme + « aide mutuelle »
Espace	espace politique fédération (nation, région, communes)	espace politique fédération	espace abstrait ville vs campagne pays industriels vs colonies marché mondial	communisme fédéralisme libertaire	communalisme fédéralisme libertaire décentralisation
Tendances	pluralité balance « capacité politique des classes ouvrières »	spontanéité auto-organisation	mécanisme, fatalisme déterminisme « communisme énigme résolue de l'histoire »	« 'lutte des classes', recherche de l'équilibre, décision souveraine de l'individu »	« indestructibilité de l'énergie » « chaîne infinie de transformations » progrès par la science l'éthique